



Antoine
de Saint-Exupéry
Œuvres complètes

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE MICHEL AUTRAND ET DE MICHEL QUESNEL,
AVEC LA COLLABORATION DE FRÉDÉRIC D'AGAY,
PAULE BOUNIN ET FRANÇOISE GERBOD

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

*Œuvres
complètes*

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE MICHEL AUTRAND ET DE MICHEL QUESNEL
AVEC LA COLLABORATION DE FRÉDÉRIC D'AGAY,
PAULE BOUNIN ET FRANÇOISE GERBOD

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1994,
*pour les textes rassemblés ou publiés pour la première fois
dans la présente édition, et pour l'appareil critique de celle-ci.*
*Les mentions particulières de copyright
figurent au verso des pages de faux titre.*

Textes de jeunesse

Dieu¹ t'a donné la grâce et la beauté
Et tu nous chéris, quelle félicité !



M'sieu² l'curé, cirez vos bottes
Pour venir nous marier
Car chez nous l'amour, i'trotte
Comme les rats au grenier

ODYSSÉE D'UN CHAPEAU HAUT DE FORME³

Je naquit dans une grande usine de chapeaux. Pendant plusieurs jours, je subis toutes sortes de supplices : on me découpait, on me tendait, on me vernissait. Enfin un soir je fus envoyé avec mes frères chez le plus grand chapelier de Paris.

On me mit à la vitrine ; j'étais un des plus beaux hauts de forme de l'attelage, j'étais si brillant que les femmes qui passaient ne manquaient pas de se mirer dans mon verni ; j'étais si élégant qu'aucun gentleman distingué ne me voyait sans avoir pour moi un regard de convoitise.

Je vivais dans un parfait repos en attendant le jour où j'allais faire mon apparition dans le monde.

Un soir un homme distingué entra dans le magasin. Le marchand plein de prévenances lui fit admirer mes frères, puis il me montra plus longuement que les autres ; n'étais-je pas le plus beau ? Enfin le client me prit, me retourna, me contempla et finalement m'acheta.

Il sortit de sa poche un portefeuille si bien garni que le marchand me vendit un prix double de mon vrai prix : car il avait pour maxime de ne jamais manquer les occasions et... les billets de banque.

Le lendemain, j'eus un brillant début. Mon propriétaire, un gentlemann des plus elegants, me coiffa pour se rendre au cercle. Tous ses amis admirèrent mes huit reflets, ma forme elegante et toutes mes vertus. Pendant plusieurs mois je menais ainsi une existence exquise. Avec quel soin on me préservait de la poussière ! Un fidèle domestique spécialement chargé de la garde robe de Monsieur avait pour moi des prevenances flatteuses !

J'étais astiqué tous les soirs, réastiqué tous les matins.

Un soir, j'appris que le cocher allait se marier ; mon propriétaire qui voulait lui faire un cadeau me donna ; et à partir de ce jour j'abritais un nouveau crâne.

Mon existence changea légèrement d'abord : le premier jour je roulais trois fois dans la boue et, o sort cruel, je ne fus même pas essuyé.

Animé du vertueux désir de la vengeance, je me retrécis ; si bien que le cocher ne put plus me coiffer ! Alors un jour il me prit sous le bras et me vendit six sous à un fripier (cet homme était un affreux juif, son nez legerement crochu agrementait relativement un visage faux et hargneux...)

Après avoir été nettoyé je fus de nouveau mis à la devanture, mais cette fois ce fut negligemment pendu à une ficelle sale que je parus au public.

« Mathieu, approche... ! tu as besoin d'un chapeau pour les fetes, eh bien ! en voilà un qui ferait bien ton affaire !... » Et Mathieu m'acheta, tandis que Caroline, sa femme, s'extasiait devant ma splendeur. Je ne sortais que les dimanches, et encore fallait-il que le ciel fut serein, car mon prix de deux francs quarante cinq me valait une attention particulière.

Or, un jour que Caroline et Mathieu se promenaient sur le quai de la Seine, un furieux coup de vent m'envoya avec les oiseaux. Après quelques secondes d'angoisse affreuse, je fus

depose sur le fleuve, et je voguai tranquille en compagnie des poissons qui contemplaient avec effroi cet esquif d'un nouveau genre.

Je me sentis soudain tire par un long baton et depose sur le rivage. Là un vulgaire chiffonnier jeta sur moi des mains avides et bientôt je subis de nouveaux supplices dans une chaumière sale, obscure, petite, qui n'était autre que le magasin du grand fournisseur de leur majesté les rois d'Afrique.

De nouveau je fus empaqueté : pendant plusieurs jours je voyageais ainsi, enveloppe de papier et de carton ; enfin un beau matin j'ouvris les yeux à la lumière et je vis avec effroi devant moi des etres de couleur sombre dont la plus grande partie du visage était occupée par les levres, et qui portaient pour tout vetement un caleçon de bain demodé et des anneaux dans le nez et dans les oreilles.

Seul un de ces hommes étranges assis sur une caisse de biscuits tenait dans sa main un sceptre fait d'un plumeau déplumé, portait sur son dos une peau d'un lion que jadis il avait tué avec une bravoure egale à son embonpoint.

Je fus respectueusement saisi par deux mains noires ; j'eus un sursaut de terreur et ne me rassurai que lorsque je vis qu'elles ne detaignaient pas ; puis je fus déposé sur le sommet de la masse noire qui formait le roi.

Et là je passe encore des jours heureux. Quelquefois le soleil trop ardent a bien fait fondre mon vernis, l'esprit pratique de mon maître m'a bien fait parfois remplir l'emploi de casserole... mais je n'en vis pas moins ornant la tete du terrible Bam-Boum le plus puissant prince du pays.

.....

J'ecris ces lignes sur le declin de mes jours ; esperant qu'elles parviendront aux français, je leur dit que je suis dans un pays où jamais n'arrivera la mode de se passer de couvre-chef, et qu'au contraire, quand je serai hors d'usage, j'espere bien etre venere à titre de relique pour avoir orné le crane de mon illustre possesseur Bam-Boum II roi du Niger.



Le¹ son du cor s'élève et baisse lentement
 Fait résonner les bois d'un long tressaillement
 Et sur le sol sanglant
 Le cerf meurt, et le cor prolonge son beau chant
 Tandis que l'Homme heureux d'avoir vaincu la bête
 Se dresse plein d'orgueil et relève la tête.

[Vers 1914.]



Les² ailes frémissaient sous le souffle du soir,
 Le moteur de son chant berçait l'âme endormie,
 Le soleil nous frôlait de sa couleur pâlie...

[Vers 1914.]

LE PARAPLUIE³

Nous sommes les consommateurs
 Augustes, ponctuels, et graves
 Et nous devons tous nos couleurs
 Au soleil qui monte des caves.
 Voyez en nous de braves gens
 Paisibles, doux, humanitaires.
 Comme les poules vont aux champs
 Nous venons ici boire un verre.

Nous fumons là béatement
 Regardant passer les p'tites femmes
 Et ruminons paisiblement
 De la vie appréciant les charmes
 Nous attendons sans déplaisir

En citoyens démocratiques
Des garçons qui doivent nous servir
Daignant —

[1915.]

SOLEIL D'OR

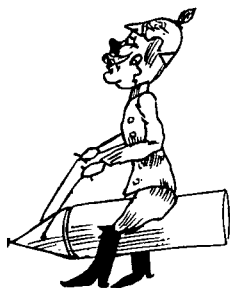
Tu refais chaque jour l'histoire, ô soleil d'or
Et le matin jeté par quelque discobole
Tu sembles te lever sur un fond d'Acropole,
Naissant d'un peuple jeune et qui rêvait encore...

Or voici que le monde est proche de sa mort.

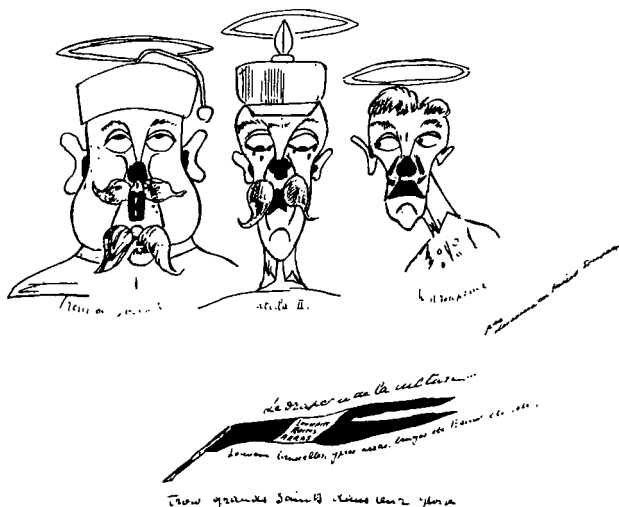
[1915-1916.]

QUELQUES PROFILS DE BOCHES

Je regrette de ne pouvoir mettre les originaux en présence du lecteur mais ce ne serait pas pratique. Il suffit pour les voir de prendre le train Paris-Berlin qui dans les moments présents ne met que huit à neuf mois pour aller de la capitale française à la capitale boche : témoin de la rapidité de la marche en avant de notre armée qui ne circule presque qu'en chemin de fer.



Comme tout le monde connaît le génie inventif de Mr Kroupp, personne ne sera étonné de ce nouveau moyen de reconnaissance rapide et pratique...



AMERTUME

Il est dur étant jeune encore
De n'avoir plus comme idéal
Que de murmurer « je t'adore »!
Ce mot romanesque est banal...

Cette vie est par trop servile
Je me révolte et je dis « non »!
Je préfère aux chants de la ville
La voix farouche du canon.

[1915-1916.]

REIMS!...

Dans la profonde nuit, Reims agonise et brûle !
La Flamme vers les cieux scintille, monte, ondule.
Guillaume, sous le casque au panache tremblant
Farouche se délecte au spectacle sanglant.

D'un maréchal d'empire il est accompagné
Et, brusquement lui dit : « Qu'avez-vous épargné ?
— La Cathédrale sire. — Et l'Hôpital ? — Il brûle.
— C'est fort bien, votre armée ? — Ah sire... elle recule !...

— Qu'ont fait les défenseurs... ils sont morts... ? — Ils ont
fui !... »

Hagard il se dressa dans l'effroyable nuit,
Sa lèvre se crispa, son front se fit plus pâle... !
« Vous me bombarderez, demain, la Cathédrale !... »

(Fribourg, novembre 1915.)

PRINTEMPS DE GUERRE

Le coteau dort baigné par la lune sereine,
La forêt, vague et bleue, oscille doucement
Et les arbres penchés s'égayent par moment
D'un rayon diapré sous les feuilles d'un frêne.

L'Yser dissimulé sous la brume incertaine
Roule dans ses flots purs des larmes de diamant,
On dirait que la guerre émeut le firmament
Dont l'éther s'attendrit aux exploits de la haine.

Parfois confusément sous un rayon lunaire,
Un soldat se détache incliné sur l'eau claire ;
Il rêve à son amour, il rêve à ses vingt ans !...

L'air pur frémit soudain d'une balle perdue,
 Un râle va troubler le murmure des vents...
 Ô, pourquoi sur des fleurs faut-il que l'on se tue ?...

(Fribourg, décembre 1915.)

DÉSENCHANTEMENT

Et le soldat soupçonne en son âme confuse
 Qu'en plein essor, noyés dans l'ombre qui les suit,
 Nos rêves trop souvent s'éteignent dans la nuit.

[1915-1916.]

BALLADE DU PETIT BUREAU

J'étais dans le fond de l'étude
 Un petit bureau sans valeur.
 Je faisais la béatitude
 De mon illustre possesseur.
 Noir comme un citoyen d'Afrique,
 Usé par d'austères travaux,
 J'étais, discret et pacifique,
 Le plus paisible des bureaux.

Bien au frais sous une fenêtre,
 Gonflant mon dos comme un lézard,
 J'étais gratifié par mon maître
 D'un beau désordre, effet de l'art.
 La paix là-bas était profonde.
 Rien ne troublait notre repos.
 Nous étions retirés du monde
 Mieux que les morts dans leur tombeau.

Les souhaits que je pouvaient faire
 Se bornaient tous au statu quo.
 La paix ne fut que passagère.

Et moi, vieux meuble rococo,
Banni de cette quiétude,
Je fus exilé comme un roi.
Je moisis dans une autre étude,
Ô mon vieux maître, loin de toi.

ENVOI

Prince, qui par un geste inique,
Êtes devenu son bourreau,
Daignez, touché par sa supplique,
Me rendre mon petit bureau.

[1918.]



Hâtons-nous¹ de rêver car voici que se dresse
L'ombre qui dès midi campe au revers des monts.

ADIEU DE LA MAÎTRESSE
À L'ENFANT PRODIGUE

Pour garder l'âme fraîche il faut de longs bonheurs
Et des amours profonds pour que le cœur s'irrigue.
C'est pourquoi tu demeuras jeune, enfant prodigue,
Dans les bras chauds et doux où j'ai couvé ton cœur.

Tu repars vers le sol natal, avec ferveur.
Prends garde à son accueil, ô maraudeur de figes,
On craint ces voyageurs dont le retour intrigue
Trop de petits amours balayés par le leur...

Si tu m'en crois, rentre la nuit... le long des portes
Glisse, mais sans frapper, car il est trop de mortes,
— Ceux qui nous ont aimés ne se souviennent pas —

Et sans troubler d'échos de peur que dans ta ville
Seul un de ces vieux chiens dont l'âme est immobile
Surgissant du passé ne hurle sur tes pas.

(Casablanca, octobre [1921 ?].)

À MON AMIE

Je me souviens de toi vaguement, sans espoir,
Comme ces paysans débarqués à cent lieues
Du pays, sur un sol brûlé, rêvent le soir
Aux grappes de toits roux de leurs collines bleues.

Je me souviens de toi comme d'un foyer clair
Près de qui j'ai vécu des heures, sans rien dire
Pareil aux vieux chasseurs fatigués du grand air
Qui tisonnent tandis que leur chien blanc respire.

Je remuai la braise au fond de tes yeux noirs
Distraitement, afin que ta passion couve
Et qu'aux heures de spleen où l'âme se sent choir
Muette mais le cœur brûlant je te retrouve

À quoi bon ! Tu n'es plus qu'un pâle souvenir,
Un profil qu'on oublie, un vague paysage
Très cher, très doux, où l'on eût aimé revenir
N'était la vie — et l'exigence du voyage...

Pourtant quand l'ombre traîne aux confins bleus du jour
Qu'un soir de plus en vain j'ai tendu mes bras vides,
La tête dans ces mains que vont marquer des rides
Je me souviens de toi comme d'un grand amour...

(Casablanca, novembre [1921 ?].)

SONNET

Tu montes, comme du sol triste le printemps.
 Je t'avais — la futaie embaume — pressentie.
 Voici qu'a remué la tendresse blottie
 En moi, comme un chevreuil sauvage et palpitant.

L'amour ? Je l'ai cherché, je l'ai connu pourtant
 Mais j'ai pris en dégoût les tendresses menties
 Et reviens — libérant mon âme assujétie —
 Farouche comme ceux que l'on trompa longtemps.

Aussi quoique troublé je n'oserai le dire.
 Sauras-tu deviner mon rêve et lui sourire,
 Être douce : j'ai peur maintenant d'un baiser.

Vers le soir incliner de profil ton visage
 Et, fidèle, à force d'amour apprivoiser
 Comme un chevreuil, mon cœur palpitant et sauvage ?

[1921 ?]

L'ADIEU

*Un départ est toujours triste mais ce départ
 Semble vraiment empreint d'une tristesse à part.*

FRANÇOIS COPPÉE.

Ta chanson s'éloigne et je reste...

BARBUSSE.

AVANT L'ADIEU

I

Alors c'est vrai ? Tu t'en iras ?
 Vois-tu cela me semble drôle...
 Quoi ! Je n'aurai plus ton épaule

Comme appui quand je serai las !

Gaiement tu chanteras là-bas :
La vie, après tout n'est qu'un rôle.
... Tel un prisonnier dans sa geôle
Discret je pleurerai tout bas...

Peu à peu j'oublierai sans doute
Pour guetter longtemps sur la route
Il faudrait croire au vieil amour...

Et mon cœur las de son tumulte
Sera comme un temple sans culte
— Triste — où défaillerait le jour.

II

J'eus voulu te parler et puis voilà j'hésite,
Je ne sais plus, je veux m'endormir, m'en aller
Pas un désir en moi ne flambe ou ne crépite
Mon âme a dû comme un vent d'hiver s'exhaler.

Je suis chez moi comme un étranger qui regarde
Indifférent, je suis un mendiant peureux
Je guette un souvenir et le mur se lézarde
Et je grelotte et je suis presque malheureux.

J'eus voulu te parler, mais voilà : je calcule
Que lui dirais-je, que lui dirons-nous ? Il faudra
Essuyer ce reproche ingrat et ridicule
De me taire... et ne pas me jeter dans ses bras.

Les amours et les amitiés en moi sont mortes
Les cultes reniés se perdent... je suis las !
Le vent dans les vergers jette les fruits à bas
Et, dans le fond du cœur, ce soir, claquent les portes.

L'ADIEU

Nous sommes assis là tous deux
Et je ne trouve rien à dire
C'est vrai, je ne sais plus sourire !

Et toi ? Peut-être encor ?
Tant mieux

Oh non ! Ne guette dans mes yeux
Ni regret sombre, ni délire :
Vois-tu quand le cœur se déchire
C'est très simple, et c'est ennuyeux.

Je me détourne, je regarde :
Une feuille vole blafarde,
Allons, je ne la verrai plus

Il faudra que le vent l'emporte
Il en est d'une feuille morte
Comme des rêves révolus...

APRÈS L'ADIEU

Fermons la porte...
Ici chez moi

Je suis seul et ma lampe fume
Insensible mon amertume
Parachève ce désarroi.

Fermons la porte, il fait si froid !
... Ton pas s'efface dans la brume
On dirait un écho posthume...
Je vais me souvenir de toi !

Je tisonne en vain l'âtre vide : Sous un peu de cendre livide
Le dernier tison s'est terni

Venu je ne sais d'où m'effleure
Un souffle...
on dirait que l'on pleure...
Fermons la porte...
C'est fini !

ÉPILOGUE

Les brises du soir moroses
Traînent en moi leur ennui

Le long du chemin la nuit
Une à une éteint les roses.

Les chaudes apothéoses
De l'horizon vide ont fui
Et dans la brume, sans bruit
Se désagrègent les choses

En vain j'ai fouillé glacé
L'immensité du passé
Et ses ruines sans bornes

Dans leur solitude morne
Pas un oiseau n'a crié...

Je crois avoir oublié.

[1925 ?]

LA LUNE

Il est minuit — je me promène
Et j'hésite scandalisé
Quel est ce pâle chimpanzé
Qui danse dans cette fontaine ?

À l'heure où d'autres vont au [*un mot illisible*]
Quel est donc ce reflet baroque
Je devine... je... je suffoque
C'est la lune qui prend son job

La lune qui se désaltère
Espiegle aux grands jets d'eau moqueurs
Lasse des étoiles ses sœurs
Et du protocole stellaire

Dans ce bassin divinisé
Au mépris des gens maussades
Elle épuise de ses baisers
L'eau ruisselante des cascades.

Écrits personnels

CARNETS

Notice

1111

Note sur le texte

1121

Notes

1124

CORRESPONDANCE

Notice

1146

Notes

1147

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

Textes de jeunesse

Romans et récits

L'AVIATEUR

COURRIER SUD

VOL DE NUIT

TERRE DES HOMMES

Appendice

LE PILOTE ET LES PUISSANCES NATURELLES

Écrits de circonstance

ARTICLES

REPORTAGES

PRÉFACES

Écrits personnels

CARNETS

CORRESPONDANCE

Préface générale

par Michel Quesnel et Michel Autrand

Introduction

Chronologie

Note sur la présente édition

par Michel Autrand

*Notices, documents,
notes et variantes*